

GRANDEUR ET DÉCADENCE D'UN
SAPINEAU

CONTE DE NOËL

(Pour le SAMEDI)

(Suite).

Le lendemain, il attendit vainement, rien ne vint.

La belle dame ne sortit probablement pas ce jour-là.

Il aurait bien voulu que les bûcherons, au moins, viennent l'admirer encore et le reconforter par quelque louange, mais eux non plus ne parurent pas.

Le sapineau passa une très mauvaise nuit.

Le sommeil paisible qu'il goûtait avant ces événements, fit place à une insomnie cruelle ; il rêva que cet intrigant de jardinier l'avait desservi auprès de la marquise et ce, en faveur d'un protégé qu'il se prit à haïr de toutes ses forces, lui qui, jusqu'à ce jour aimait tout et tous ; les arbres, le ruisseau, les oiseaux, les nuages, la pluie et la neige, le vent même, qui le berçait mollement.

Le jour qui suivit ne dissipa pas complètement son chagrin, et le soleil avait, depuis longtemps, dépassé le zénith, qu'il attendait toujours, ne désespérant de ne rien voir venir.

Tout à coup un bruit de grelots le tira de sa torpeur ; ce bruit était produit par un brillant attelage qui accourait au galop.

Quelques secondes après, le bûcheron qui, le premier, avait remarqué l'arbrisseau, venait en toute hâte, le front en sueur malgré le froid et s'arrêtait halétant devant le sapineau.

Presque au même instant arrivait au trot de sa monture, un piqueur en riche livrée qui mettait pied à terre et donnait son cheval à tenir au paysan ; puis une litière toute dorée, dont les panneaux étaient peints de guirlandes de fleurs et portaient un écusson surmonté d'une couronne de marquis.

Le piqueur ouvrit la portière et un nuage de soie et de dentelles s'en échappa, en même temps qu'une charmante tête de femme, poudrée comme si la neige l'avait recouverte, en sortit à demi.

— Voilà l'arbre, madame la marquise, dit le bûcheron en indiquant le sapineau.

Qu'il est joli ! s'écria une douce voix, qui parut au jeune arbrisseau une musique céleste. Vous aviez raison, Baptiste, je ne pouvais avoir rien de plus parfait que ce bel arbre. Tenez ! voilà pour vous ! Et elle tendit sa mignonne bourse de soie au piqueur qui la remit au paysan. Comme c'est pour la semaine prochaine et qu'il n'y a pas de temps à perdre, apportez-le dès demain au château. Préparez-le dans l'orangerie et prenez garde surtout d'abîmer aucune de ses branches, je le veux tel qu'il est là, n'est-ce pas ?

— Les ordres de madame la marquise seront fidèlement exécutés, dit Baptiste respectueusement.

La marquise se renfonça frileusement dans sa litière, non sans avoir donné un long regard

d'admiration au jeune arbre, qui en frémit d'orgueil et de joie.

Puis, le piqueur ayant refermé la portière, se remit en selle et l'élegante vision disparut, au milieu du bruit des clochettes, suivie de près par le bûcheron auquel la joie semblait donner des ailes.

Mais le sapineau la revit longtemps encore et les flatteuses paroles de la belle marquise lui chatouillaient agréablement l'épiderme.

Il fut tiré de sa joie par l'aïeul qui, des larmes dans la voix, lui disait :

L'ARBRE DE NOËL



— Ainsi, mon pauvre enfant, c'est demain que tu me quittes, et pour quelle destinée inconnue ? Car, ces gens ont beau te donner des louanges, crois-moi, il ne s'agit aucunement de tout bonheur dans leurs projets, mais de leur seule satisfaction. Que vais-je devenir moi-même, privé de ta présence ? Hélas ! j'aurai vu partir successivement trois générations de mes descendants et je reste seule, triste débris d'un autre âge, avec mes branches vermoulues et mes racines à demi pourries ! Que ne suis-je mort moi-même, et qu'ai-je fait au ciel pour souffrir ainsi ?

Et le vieil arbre, en disant ces paroles, pleurerait toute la résine de son pauvre corps, ce qui est les larmes des arbres.

Le sapineau fut un peu ému par la douleur de l'aïeul ; néanmoins, la joie qu'il éprouvait d'avoir remporté la victoire sur le protégé du jardinier, lui remplissait le cœur d'une telle félicité, que les paroles du vieillard glissèrent sur lui comme un zéphir léger.

— Grand père, répondit-il, n'aie aucune crainte sur mon sort, on n'est pas impunément le protégé d'une aussi jolie et puissante dame, pour que le bonheur ne vous soit pas constant. As-tu vu le respect que semblaient déjà me témoigner le bûcheron et ce beau piqueur ? Et le cocher de la litière ? J'ai bien compris, à ses regards, qu'il me demanderait volontier protection si besoin était. Je ne sais ce qui m'attend, mais je crois que je ne reverrai rien d'aussi brillant que le sort qui m'est réservé ? Madame la marquise a dit de me trans porter dans l'orangerie, sans froisser aucune de mes branches ; c'est probablement pour m'y conserver à la place d'honneur, dans un beau vase de porcelaine ou dans quelque caisse en bois précieux, comme le plus rare spécimen des sapineaux de la forêt.

L'orgueilleux arbrisseau continua longtemps ainsi, mais l'aïeul ne l'écoutait plus ; attristé par la présomption et l'ingratitude de son petit fils, il tourna sa face vénérable vers le ciel, et ferma les yeux et pensa un peu à sa triste situation à lui, vieil abandonné et beaucoup au sort lamentable qui, suivant lui, attendait son ingrat, mais toujours aimé petit-fils.

* * *

La nuit vint, et les rêves du sapineau furent dorés comme ses pensées.

Pas le moindre cauchemar ne vint les troubler, mais il se vit, au contraire, dans la serre du château, qu'on était obligé de surélever pour la circonstance, entouré de tous les orangers, jasmins et lauriers, hôtes habituels de cet asile, qui lui faisaient une cour respectueuse, de beaux valets, dorés sur toutes les coutures, l'arrosaient soigneusement, et époussetaient ses branches avec de longs éventails de plume. La séduisante marquise elle-même, passait la plus grande partie de la journée à contempler son arbre favori ; ajoutons que le piqueur, le cocher et les bûcherons lui demandaient sa protection et, qu'en arbre reconnaissant, il la leur accordait.

L'aube apparut et l'anxiété du sapineau fut grande ; le soleil de cette journée allait éclairer sa nouvelle position.

Il pensa bien un peu à l'aïeul qu'il allait quitter ! Au joli ruisseau murmurant et aux oiseaux du printemps ! Mais cela dura peu et la vision éblouissante des hautes destinées auxquelles il se sentait appelé, lui fit redresser orgueilleusement la tête et se draper dans ses branches flexibles, recouvertes d'une légère couche de neige, comme dans un manteau de velours sombre bordé d'hermine.

Un peu avant midi, une charrette, attelée d'un cheval efflanqué, s'arrêta dans le chemin, il en descendit les deux bûcherons qui de suite se